

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 76 (1973)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Beuchat, Charles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chronique littéraire

« L'essentiel, Verdonnet le partage avec le meilleur de la poésie contemporaine, *seule à vraiment dire l'homme*, c'est-à-dire à projeter sur l'écran de la nature des images substituts d'identité. Ces images, on peut les mépriser parce qu'elles ne figurent rien de réel, rien de ce que pénètrent les sciences. Leur mutisme rebute et frustre quiconque attend des arts contemporains une exploration du réel et une domination de matériaux neufs avec de nouveaux moyens. Comme la peinture abstraite dépouillée de ses pouvoirs figuratifs, la poésie laisse ses falbalas aux moyens audio-visuels pour faire ce qu'elle seule a pouvoir de faire : *exprimer*. »

Quiconque s'approche ou désire s'approcher de la poésie du poète-philosophe (ne faudrait-il pas dire : du philosophe-poète ?) Raymond Tschumi aura intérêt à lire l'étude dont je tire cet extrait et que Tschumi a consacrée à Jean-Vincent Verdonnet, poète moderne de la Savoie. Il découvrira Raymond Tschumi d'abord, notre sujet d'aujourd'hui (*Jean-Vincent Verdonnet* par Raymond Tschumi, Editions Actuelles Formes et Langages, Collection « Poètes Actuels », 12, rue Lesdiguières, 75004 Paris).

Et qui donc est ce Jurassien peu connu à notre bataillon, parce que, né à Saint-Imier, en 1924, il est parti bien vite pour l'Angleterre, puis l'Amérique, dont il a rapporté des poèmes libres, comme on disait alors, où la prose et le vers cédaient la place à l'*expression*. Faut-il citer *L'Arche* et *Concert d'ouverture* ? Faut-il saluer son vaste essai intitulé *Théorie de la culture* ? Il le faut, car Raymond Tschumi m'apparaît un théoricien d'abord, un philosophe. Professeur de littérature anglaise à l'Université de Saint-Gall, conférencier aimé en Angleterre et aux U.S.A., le théoricien de la poésie, et son praticien, n'a garde d'oublier et de rejeter l'influence anglaise. D'autres ont fait de même avant lui et ils se nommaient Mallarmé, Rimbaud, Verlaine. Comme Tschumi, il est vrai, ceux-là (je songe surtout au premier) pratiquaient plus la littérature anglaise que la française. Ils ont eu raison, et Tschumi a raison après eux, d'apporter à notre langue (notre moyen d'expression) des rythmes, des audaces neuves, classiques en Angleterre, mais très peu chez nous. La poésie moderne, à la recherche de nouvelles richesses, y a gagné. A-t-elle triomphé ? Chaque langue reste elle-même et notre français ne sera jamais l'anglais, je le dis sans m'appuyer sur l'épaule d'Etiemble, parce que c'est la vérité et parce qu'une expérience internationale me le prouve tous les jours. Acceptons, prenons, mais demeurons nous-mêmes, fidèles à nos rythmes français !

Quelle est la grande nouveauté de Raymond Tschumi poète ? Dépasser le réel, se dépasser soi-même, oublier sa personnalité, pour atteindre l'*authenticité*. Nous savons tous que les choses et les êtres nous influencent, nous façonnent, et que notre personnalité s'en ressent. Allons donc au-delà et retrouvons l'original, cet original qui n'existe peut-être pas, qui n'a peut-être jamais existé, mais que, en ces lendemains d'existentialisme sartrien, nous allons projeter dans l'existence, etc. Tschumi n'appelle-t-il pas ses nouveaux poèmes, que les « Actes » publient : *Un personnage flou* ? Et qu'importe ce flou s'il est authentique, lui !

« Toujours le même
il surgit debout sur l'horizon soumis
chaque fois qu'un nouvel inconnu l'arbore,
familier du ciel longtemps cherché,
enfin reconnu. »

Cet authentique, Tschumi le poursuit sans relâche dans *Signal de cime* (Editions Saint-Germain-des-Prés, Paris).

« Je célèbre l'attente au plus nu de soi,
l'attente solennelle où résonnent les cors de l'espoir,
où se presse un chant d'ailes échappées des tourments,
l'attente où de longs voiles reposés
annoncent un léger frémissement,
majestueux prélude à partir tout ouvert ! »

Tenace, le poète continue sa marche vers l'essentiel, qui n'a presque plus besoin de mots pour s'exprimer :

« L'invisible ennemi
égrène le collier
de mes jours, mais je garde
entre les doigts un fil
d'éternité tendu
par un ange obstiné. »

N'y a-t-il pas danger à s'éloigner trop de ce réel détesté ?

« Désertant l'empire livresque
où tousse une science d'esclaves
et de morts, il respire
un air désormais pur.

Il est passé, le temps des sages.
Seul est digne d'être écouté
celui dont le silence
effeuille les paroles. »

Et cette fin, ultime signal de signe ?

« Seul au point culminant où plus rien ne m'arrive
j'ai vidé l'horizon.

Il n'y a pas lieu de s'attendre à un miracle :

la couronne d'un chardon sec suffit comme présence. »

Pour mon bonheur, j'ai, en lisant Tschumi, laissé de côté la technique et la théorie ; cela m'a permis de goûter, au fur et à mesure, les images jetées à ma curiosité par *Signal de cime*, comme je goûte les courts poèmes de Jean-Vincent Verdonnet. Chercher le fin du fin, aller au-delà, découper, nier, refuser, saluer, autant de gestes nécessaires en laboratoire ! Après quoi, il faut sortir du laboratoire et se laisser enchanter par les mots, puisque la poésie n'a pas encore découvert un autre moyen d'expression. Se détourner du réel ? Jean Follain, notre ami de voyage si souvent et qu'aiment Verdonnet et Tschumi, se détournait des hommes pour mieux découvrir la poésie des objets les plus humbles, ces objets qu'il faisait voguer vers l'éternité. A l'instar des poètes de jadis, les plus grands y compris, il savait que le monde possède sa poésie : il suffit de la chercher et de la trouver. C'est peut-être de la poésie ouverte ? Pourquoi pas ? Méfions-nous des ratiocinations trop savantes ! Autrefois, les premiers non-figuratifs, en peinture, se moquaient de la photographie, victorieuse, selon eux, des peintres figuratifs. Aujourd'hui, l'on admet que telle photographie d'art bat souvent, dans la recherche de l'essentiel, la peinture, que cette dernière soit abstraite ou figurative. Abandonner ses falbalas aux moyens audio-visuels ? A la science, à la poésie passée ? Demain n'affirmera-t-on pas ceci, comme au temps d'autrefois : « Qu'est-ce, ô homme, que l'authentique pur, libéré de tout contact avec la réalité humaine et celle des choses ? Un embryon d'homme qui n'est rien et ne sortira jamais du néant. » Je m'adresse ici au philosophe Raymond Tschumi, non au poète moderne... Mais gardons-nous de rentrer dans le laboratoire...

* * *

Le poète Jean Cuttat ne s'y complaît pas trop, dans le laboratoire, ou alors, il laisse la fenêtre ouverte pour mieux entendre vivre et chanter le monde des hommes et des choses. Une telle musique l'enivre d'ardeur et il se met à chanter et à danser de joie. C'est sa manière, un peu « jongleresse », d'être poète. Et c'est sa manière de nous séduire, car il nous séduit : ne sommes-nous pas tous un peu jongleurs sur les bords, en esprit s'entend ! L'éditeur Bertil Galland, de Lausanne, doit penser de même. Il vient de faire pour Jean Cuttat ce que l'on accomplit pour les grands seulement : une édition complète de ses œuvres, en cinq volumes : *Les Chansons du mal au cœur*, *Lamento de l'oiseleur*, *Le Poète flamboyant*, *Vive la mort*, *Feu profond* (Editions Bertil Galland, Cigale 21, 1010 Lausanne).

Ce geste manifestait une audace singulière : redonner, trente années plus tard, une œuvre à succès : *Les Chansons du mal au cœur*. Eh bien ! l'audace a été payante. Ces poèmes, en dépit de tant d'événements sociaux et littéraires intermédiaires, ont passé encore le feu de la rampe. Pour mon humble part, je les ai relus avec le même sourire qu'autrefois. Nouveauté dans le tout : *Feu profond*.

Maître de ses moyens, ayant tout expérimenté, connaissant la fugacité du bonheur, de l'amour et du malheur, Jean Cuttat chante le feu, un peu à la façon de Bachelard. Mieux vaudrait dire les feux, car cet élément sévit dans tant de domaines. Ironique, le poète commence par une parabole au coin du feu :

« Je t'ai fait une demeure
pour ta paix. Viens. N'aie plus peur.
J'ai mes deux mains sur ta peau.
Ne crains pas, petit troupeau. »

Le voilà parti. Il peut tout évoquer en tisonnant au plus profond dans les décombres de ses jours. Paris de la jeunesse ?

« Les mains au chaud dans les manches
je sifflotais dans Paris
quand au gai printemps me prit
une fille entre ses branches...
Nous avions une chaumière
près de Saint-Germain-des-Prés,
notre automne eut deux clochers
qui se donnaient des concerts... »

Charbon ardent, feu de la forge, feu de berger, et place à l'incendiaire :

« Oui, j'ai rugi sous l'anathème.
J'ai le couteau entre les dents.
J'ai jeté mes torches au vent.
L'incendie est tout ce que j'aime. »

Passent les jours, passe la vie qui vous rend philosophe ! Jean Cuttat regarde, proteste, salue, piétine, enrage. Il sait aussi réagir contre la réalité et sauver son authenticité :

« J'ai su parfois me réunir,
jouir de mon propre bûcher ;
dans le même temps m'arracher
de peur de m'y ensevelir. »

De quoi faire sourire d'aise Raymond Tschumi.

* * *

Trouver le juste équilibre entre notre moi profond et ce monde extérieur qui nous façonne et nous développe, quelle mission difficile pour le poète ! Jusqu'ici, Alexandre Voisard s'en tirait assez bien en s'abandonnant à une sorte de furie dionysiaque qui l'emportait sur les ailes de l'enthousiasme et de l'ivresse des mots. Il galopait littéralement, même lorsqu'il croyait s'endormir dans un coin du vert paradis ou lorsqu'il s'arrêtait juste le temps d'écrire sur un mur. La vie passe, même en galopant, et elle vous rend sceptique ou méfiant. Alexandre Voisard a-t-il fait un stage dans quelque laboratoire ? Il se méfie, aujourd'hui, de l'éloquence, de son lyrisme débordant, comme s'il venait de lire pour la première fois Verlaine. Il tente de nouveaux chemins et se rapproche d'un Ponge ou d'un René Char. Attendons la suite !

En guise de nouveau prélude, Voisard nous offre *Louve* (Editions Bertil Galland, Lausanne). C'est un récit, c'est de la prose en général et de la poésie par exception. Car il serait difficile, je pense, à un Voisard de laisser la poésie dans l'antichambre. Son récit étrange commence simplement :

« Pourquoi me suis-je arrêté dans ce village reclus en un hiver qui de l'année ne s'interrompt qu'aux brèves lueurs du crépuscule ? »

Suit une rêverie étrange, une sorte d'hallucination. Le poète verra surgir Louve :

« Elle ne me quitte pas des yeux. Elle sourit. Les distances sont annulées. L'herbe est partout où s'allonge le désir vivace. Elle a pris mes mains. Un voile recouvre brusquement mes yeux... »

La magie est entrée en action. Des désirs, des appels, des descriptions, presque de la sexualité. Tout est là, tout remue, tout chante, tout gémit, tout s'endort. Quand le poète s'éveillera, que restera-t-il ?

« Je n'ai dans la main qu'une racine chevelue, une grosse araignée dont les membres rigides se dressent de toutes parts... »

Etrange, étonnant. Que le bouillant poète de la chevauchée ne reste pas trop longtemps dans l'ombre du laboratoire !

* * *

« Donne-moi la fièvre d'être
un météore incandescent
à l'apogée de son destin. »

Ainsi prie Jean Osiris dans *Les Chaudières de Satan* (Editions Antonio Lalli, Italie). D'un côté, la traduction quasi littérale en italien, par Rolando Mora ; de l'autre côté, le texte français de Jean Osiris. Ce sont

d'abord des vers libres, très libres (ce qui permet précisément la traduction littérale) et cela finit en prose. Ivresse verbale ! Des images sonores se heurtent, provoquent des étincelles, images tirées des pierres, de l'évocation de la femme unique, images suivies des *Elégies océaniques*. Pris de remords devant ce débordement des choses, Osiris déclame alors *le Poème de la recherche intérieure*. Toujours fulgurantes, les évocations finissent par nous aveugler un peu : on ferme les yeux. On les rouvre pour savourer la prose, sans parti pris. Un début de rêve me fait songer à Lautréamont :

« Je m'éveille dans un antre hideux, aux abords d'un immense lac de lave... »

Il ne faut pas imiter Lautréamont, dont la première qualité est de rester unique. Il ne faut pas jeter sur le papier n'importe quoi, sous peine de lasser le lecteur. Pour reprendre mon idée du laboratoire : je souhaite à Jean Osiris d'entrer dans ce laboratoire et de fermer les fenêtres, toutes les fenêtres, afin qu'une cure de silence le ramène à l'essentiel, à l'authentique, à la mesure. Son beau et puissant talent gagnera à se voir discipliné.

* * *

L'historien de *Jacques-Christophe Blarer de Wartensee, prince-évêque de Bâle*, présente, dans la même collection de la Bibliothèque jurassienne, à Delémont, *Lucelle*, en sous-titre : *Histoire d'une ancienne abbaye cistercienne*. André Chèvre reste fidèle à lui-même : sérieux, documenté, ennemi des affabulations sentimentales et faciles, méfiant de nature, croyant plus aux textes prouvés qu'à la poésie du vague et du mysticisme pieux. Il avance avec prudence dans ces siècles du moyen âge, puis des temps modernes. S'il s'arrête à une anecdote, ce n'est point pour obtenir la sympathie du lecteur. On dirait plutôt qu'André Chèvre prend plaisir à signaler celles (je veux dire les anecdotes) qui dépeignent les moines sous un jour peu flatteur. A lire certains faits du treizième ou du quatorzième siècle (yeux crevés, prison à vie), on se prend à rêver. Le fameux dicton daterait-il de cette époque : *Homo homini lupus, sacerdos sacerdoti lupissimus* ? (Je renonce à traduire.)

L'historien n'a pas besoin de généreuses affabulations. La réalité lui fournit une matière assez ample. Durant plus de sept siècles, l'abbaye de Lucelle a vécu une existence pieuse, certes, mais très tourmentée. Les catastrophes ne l'ont pas épargnée. Et que de belles actions, que de travail utile à la communauté et aux pays voisins, dont notre Evêché de Bâle ! Si, aujourd'hui et avant même l'édification de la communauté économique franco-germano-suisse, l'Alsace et notre Jura se sentent unis, l'illustre abbaye de Lucelle y est et y sera pour quelque chose. Tant notre communauté de destin a préparé la communauté économique !

Marchons d'un bon pas derrière l'historien André Chèvre ; c'est un savant de bon et sûr conseil. Nous permettra-t-il, toutefois, de déplorer une sécheresse un peu trop positive ? Bon et grand saint Bernard, dont nous avons pris coutume de nous glorifier presque à l'égal d'un ancêtre ! En contemplant le site, notre imagination faisait surgir l'illustre moine tonnant, de sa voix de stentor, contre les infidèles. Eh bien, il faut nous rendre à la raison : le fameux prédicateur, selon toute apparence, n'a pas eu le temps de venir jusqu'à nous. Dommage ! Si Paul Valéry vivait encore, j'irais lui demander conseil, à lui qui proclamait, avec son sérieux coutumier, que la véritable histoire est celle que l'on invente. Monte-Cristo n'a jamais existé ; il est plus vivant que tous les vivants de jadis qui, eux, ont existé. Les historiens devront-ils, à leur tour, céder leur domaine aux poètes ?...

Charles Beuchat

Auteurs et livres traités

André Tschumi, *Signal de cime* (Editions Saint-Germain-des-Prés, Paris) ; Jean-Vincent Verdonnet (Editions Actuelles Formes et Langues, Collection « Poètes Actuels », 12, rue Lesdiguières, 75004 Paris) ; Jean Cuttat, *Les Chansons du mal au cœur, Lamento de l'oiseleur, Le Poète flamboyant, Vive la mort, Feu profond* (Editions Bertil Galland, Cigale 21, 1010 Lausanne) ; Alexandre Voisard, *Louve* (Editions Bertil Galland, Lausanne) ; Jean Osiris, *Les Chaudières de Satan* (Editions Antonio Lalli, Italie) ; André Chèvre, *Lucelle, histoire d'une ancienne abbaye cistercienne* (Editions Bibliothèque jurassienne, Delémont).

BEAUX-ARTS

